

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Toshiki Okada / *Five Days in March*

Service presse :
Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

RADIO

Samedi 13 octobre 2018 :

France Inter / *Ça peut pas faire de mal* / Guillaume Gallienne - de 18h à 19h

Sujet : Lectures autour des spectacles du Festival d'Automne à Paris 2018 avec, aux côtés de Guillaume Gallienne, Valérie Dréville. *Five Days in March* figure parmi les extraits lus.

→ <https://www.franceinter.fr/emissions/ca-peut-pas-faire-de-mal/ca-peut-pas-faire-de-mal-13-octobre-2018>

PRESSE

Les Inrockuptibles – 23 mai 2018

Anousparis.fr – 22 août 2018

Webtheatre.com – 29 août 2018

Code Couleur – Septembre / Décembre 2018

Les Inrockuptibles Supplément – 5 septembre 2018

Le Figaro – 7 septembre 2018

Lesinrocks.com – 16 octobre 2018

Culturebox.francetvinfo.fr - 16 octobre 2018

Lejapon.paris - 16 octobre 2018

Unfauteuilpourelorchestre.com – 19 octobre 2018

Attractions-visuelles.over-blog.com – 20 octobre 2018

Scènes



Els De Nijl

Points de vue, images du monde

Diversité des esthétiques, regard sur nos sociétés : le **KUNSTENFESTIVALDESARTS** de Bruxelles assure à nouveau une programmation internationale exigeante pour sa vingt-troisième édition.

À L'INSTAR DE LA FABLE IMAGINÉE PAR L'ARTISTE SINGAPOURIEN

Ho Tzu Nyen dans son film performance en motion capture, *One or Several Tigers*, les artistes internationaux invités du Kunstenfestivaldesarts ont en partage la diversité de leurs esthétiques et le regard lucide qu'ils portent sur les zones d'ombre de l'histoire, passée comme future. Parabole imagée sur la figure du prédateur à travers l'importance que revêt le tigre dans la mythologie de la République de Singapour, le récit de ce duel virtuel entre l'homme et la bête évoque les occupations

étrangères – britanniques et japonaises – qui ont influencé le pays. Et au-delà, c'est toute la structure du capitalisme fondé sur le colonialisme qui émerge ici dans les plis d'une fiction aux atours exotiques et un peu kitsch – l'homme est un tigre pour l'homme.

"Le théâtre du futur sera fait de représentations du néant en silence, et sans autre présence humaine sur le plateau. Personne ne voudra écouter des histoires ou des idées. Personne ne voudra voir personne. L'abstraction totale." Projétés au-dessus d'un immense champ de fleurs, mausolée scintillant comme tant ou poussé ces



La Plaza de
Pablo Gisbert et
Tanya Beyeler

dernières années, autels en souvenir de victimes d'attentats et de catastrophes naturelles, ces mots qui sonnent visuellement comme une prémonition incantation terrifiante et sidérante pourraient être ceux d'une Cassandre virtuelle. Mais on ne veut pas le croire, évidemment. Et on laisse s'écouler le récit projeté d'un homme s'adressant à chaque spectateur, lui donnant du "tu" comme s'il le prenait par la main et l'emmenait dans une déambulation d'après spectacle. Cet homme vient d'assister à la fin d'une pièce qui a été présentée pendant 365 jours dans 365 théâtres du monde, en même temps : cette installation-tapis de fleurs étalée sous nos yeux dont chaque scintillement, chaque variation de couleur semblent chargés de mille histoires et pensées. Spectacle événement, et incontestablement le plus fort de l'ouverture de la vingt-troisième édition du festival, *La Plaza* de Pablo Gisbert et Tanya Beyeler, de la compagnie catalane El Conde de Torrefiel, est aussi une promenade contemplative au gré de tableaux vivants composés d'individus sans visage mais en tous points reconnaissables par leurs identités

sociales : équipe de tournage, touristes, femmes voilées au marché, SDF...

S'adressant à d'autres figures, comme autant de clichés triés sur le volet, l'autre révélation de l'ouverture du festival, la Brésilienne Alice Ripoll, cartographie avec *aCORdo* les frontières invisibles mais tenaces qui divisent la société de son pays. Des murs humains en forme de contrôles policiers séparant gens des favelas et consommateurs qui flânent dans des centres commerciaux, des cinémas et des théâtres. Les "pauvres", comme autant de bêtes de somme, violents et bagarreurs, voleurs à leurs heures, dépouillant le temps de la représentation un public autour d'eux rassemblé...

Cette avant-dernière édition du festival dans sa forme actuelle – avant que ne parte pour le Theater der Welt de Düsseldorf son éclairé programmateur Christophe Slagmuylder – regroupe également des artistes qui ont fait les grandes heures du Kunsten comme Amir Reza Koohestani, dont on pourra voir la nouvelle création, *Summerless*. Mais aussi Toshiki Okada avec la recréation de *Five Days in March* qui avait révélé le metteur en scène japonais au public européen en 2007 et dont on a pu voir plusieurs fois les spectacles au Festival d'Automne à Paris. Dans *Five Days in March*, Toshiki Okada déroule de manière diffractée les histoires de plusieurs jeunes adultes à Tokyo alors que, le 21 mars 2003, le Japon vient de rejoindre des forces américano-britanniques sur le point de mener une offensive en Irak. Une intervention militaire, la première d'envergure depuis 1945, qui a suscité de nombreux remous parmi la population japonaise.

Alors, en dépit des Cassandres catalans redoutant l'abstraction totale, cette année encore, que ce soit par le biais de la fable, du documentaire ou de la beauté du geste, les artistes invités du Kunstenfestivaldesarts racontent le monde au travers de leurs préoccupations – et leurs préoccupations sont des révolutions. **Hervé Pons**

Kunstenfestivaldesarts Jusqu'au 26 mai

Le Festival d'Automne, un festival pluridisciplinaire

Depuis 1972, le Festival d'Automne (<https://www.festival-automne.com/>) rayonne sur Paris et en fait un événement incontournable. De septembre à décembre, ce sont 50 manifestations pluridisciplinaires (théâtre, musique, danse, arts plastiques et cinéma) d'artistes internationaux, dans 45 lieux partenaires : Centre Pompidou, Odéon, Théâtre de Gennevilliers, La Villette... A Nous Paris vous présente l'essentiel et se hâte de parcourir la capitale aux couleurs de l'automne.

Festival d'Automne – Théâtre



Toshiki Okada, « Five Days in March » © Misako Shimizu

Avec une vingtaine d'artistes et une trentaine de spectacles, le Festival d'Automne fait la part belle au **théâtre**. Fidèle, le festival invite à nouveau **Julien Gosselin** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/julien-gosselin-le-pere>) et **Sylvain Creuzevault** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/sylvain-creuzevault-les-demons>) avec deux projets chacun présentés à la **MC93** (<https://www.anousparis.fr/lieu/mc93-maison-de-la-culture-de-seine-saint-denis/>) et à l'**Odéon Théâtre de l'Europe** (<https://www.anousparis.fr/lieu/lodeon-theatre-de-leurope/>). Le festival participe également au première fois avec **Alexander Zeldin** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/alexander-zeldin-love>) qui pour son entrée offre son spectacle *Love* **salué par la critique anglaise**. Il raconte la cohabitation forcée de 8 personnages dans un centre d'hébergement quelques jours avant **Noël**. **Hideto Iwai** (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/hideto-iwai-wareware-no-moromoro-nos-histoires>), **nouveau venu** également, en profite pour réaliser son **premier spectacle** en français, *Wareware no moromoro (nos histoires...)*, inspiré de la vie des participants, amateurs et professionnels, rencontrés en France et à Gennevilliers. De nombreux **artistes japonais** sont à nouveau au festival, tel que Toshiaki Okada (<https://www.festival-automne.com/edition-2018/toshiaki-okada-pratthana-a-portrait-of-possession>) au **Centre Pompidou** (<https://www.anousparis.fr/lieu/centre-pompidou/>), preuve de sa **relation privilégiée** avec le **Japon** depuis de nombreuses années.

Programme Théâtre (<https://www.festival-automne.com/edition-2018?filter-discipline=5&filter-month=&filter-portrait=>)



Le festival d'automne 47ème édition

Le festin de la rentrée
mercredi, 29 août 2018

Fidèle à lui-même, c'est-à-dire pluridisciplinaire, international, attentif à ce qui naît et fait remous, le Festival d'automne occupe une place de choix dans le panorama théâtral de la rentrée et désormais s'éclate au-delà de l'octroi. C'est ainsi que pour cette nouvelle édition (12 septembre - 31 décembre) et par le jeu de ses partenariats, il s'affiche notamment à Bobigny (MC93), Aubervilliers (Théâtre de la Commune), Gennevilliers (T2G) et aussi au Théâtre Nanterre Amandiers où l'on pourra revoir ou découvrir *Rêve et folie* de Georg Trakl, l'ultime spectacle de ce quasi pensionnaire du Festival d'Automne qu'est Claude Régy, maître d'expériences radicales aux confins du langage et qui pour définir ce qui l'obsède cite Nathalie Sarraute qui, dans son ouvrage *L'Ere du soupçon* écrit « Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots ».

De quelques fidélités

Au chapitre des fidélités, on retrouve cette saison Julien Gosselin qui se plaît à organiser de longues traversées multimédia autour des œuvres littéraires. Ce sera celle de huit heures créée au Festival d'Avignon qui propose une lecture croisée de l'œuvre de l'écrivain américain Don De Lillo (*Joueurs, Mao II, Les Noms* à L'Odéon) et une forme brève à la MC93, « Père » d'après « L'Homme incertain » de Stéphanie Chaillou.

C'est également avec deux créations que revient Sylvain Creuzevault. : *Les Démons* d'après Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique tisonnée dans « l'intention de dresser entre révolution et spiritualité une dialectique du rire et de l'effroi » et pour laquelle le metteur en scène a demandé à Valérie Dréville et Nicolas Bauchaud de rejoindre sa troupe d'acteurs (Théâtre de l'Odéon). Puis ce sera *Les Tourments*, spectacle composé de courtes pièces de Jack London et Stéphane Mallarmé que Sylvain Creuzevault qualifie de « peintures animées », de « natures vives » et envisagées, « pour redonner au théâtre sa force de consolation collective » (MC 93).



Le retour de ce maître de la scène européenne qu'est Krystian Lupa est toujours un événement et c'est comme tel qu'est attendue sa dernière création *Le Procès* d'après Kafka, qui nous dit des choses non seulement sur l'état actuel de la Pologne, mais sur l'Europe (Théâtre de l'Odéon). Parmi les habitués, on retrouve avec plaisir le collectif flamand TGStan qui transgresse avec humour les conventions théâtrales, brouille les frontières entre l'art et la vie en mettant l'acteur au centre de son travail et de ses analyses. Ce sera avec *Atelier* et, en puisant dans l'œuvre de Bergman, avec *Infidèles* et *La Répétition*. Comme à son habitude la troupe prendra ses quartiers d'automne au Théâtre de La Bastille où l'on pourra, également dans le cadre du Festival, voir ou

revoir le magnifique spectacle du portugais Tiago Rodrigues, *Sopro*, une réflexion poétique sur la mémoire et le théâtre autour de ce personnage de l'ombre mais nécessaire qu'est le souffleur (voir l'article de Corinne Denailles <https://webtheatre.fr/Sopro-de-Tiago-Rodrigues>). C'est aussi autour de la mémoire, du théâtre et de la transmission que s'articule *By heart* spectacle présenté, lui, à l'Espace 1789 de Saint-Ouen.

Tandis que le suisse Milo Rau, avec *Reprise, Histoire(s) du théâtre*, reconstitue l'enquête d'un fait divers – un meurtre homophobe – de manière à la fois documentaire et allégorique pour nous ramener à la naissance de la tragédie (Théâtre Nanterre Amandiers), Maxime Kurvers, metteur en scène et scénographe s'empare de la première tragédie connue du monde occidental, *Les Perses* d'Eschyle et emprunte à Nietzsche pour nous livrer une méditation pointue sur la représentation théâtrale et l'acteur (*Naissance de la tragédie* Théâtre de la Commune).

Parmi les spectacles singuliers et hors normes, on ne peut ignorer *Complete works : table top Shakespeare*, conçu par le collectif anglais Forced Entertainment, qui propose, joué par un seul acteur sur un coin de table, avec salière, poivrier et autres accessoires comme personnages, une intégrale Shakespeare, soit 36 comédies et tragédies résumées en moins d'une heure. Il est à prévoir qu'il n'y a pas que les petits vernis qui, au siècle dernier, ont vu un *Presqu'Hamlet* du même tonneau joué par Gilles Privat sous la houlette de Dan Jemmett, qui seront alléchés par cette manière joyeusement inattendue de redécouvrir Shakespeare.



« Je suis troublée par le désordre dans lequel on vit qui semble nous mener à la destruction, j'essaie de comprendre pourquoi ça se passe ainsi et comment ça pourrait être autrement. Alors j'ai voulu traiter ce questionnement par la poésie en parlant à un cheval avec des poèmes et des chansons » explique Laetitia Dosch qui, pour sa troisième création, *Hate* partage la scène avec un cheval. Avec ce spectacle, et ceux d'Emilie Rousset : *Rencontre avec Pierre Pica*, de Marion Sifert : *Le Grand sommeil* et de Géraldine Martineau *La Petite sirène* d'après Andersen, c'est la jeune création au féminin que nous fait découvrir le Festival d'Automne qui par ailleurs a choisi pour cette nouvelle édition de brosser, en quelque douze pièces chorégraphiques, le portrait d'Anne Teresa De Keersmaeker. Un second portrait est dédié au compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983) qui fut un des disciples de Karlheinz Stockhausen. Parmi les cinq programmes qui constituent ce portrait, *Kopernikus, un rituel des morts* pour lequel il a lui-même écrit le livret et que l'on verra au Théâtre de la Ville-Espace Cardin en décembre.

Japon : Le proche et le lointain

C'est en ouvrant la focale de la tradition à la modernité que le Festival braque ses projecteurs sur le Japon. Ce sera d'abord avec deux spectacles Kabuki, forme théâtrale épique extrêmement raffinée et codée dont les origines remontent au XVII^{ème} siècle. Dans le Kabuki - Ka, le chant ; Bu : la danse ; Ki : les arts de la scène, les rôles de femmes sont tenus par des hommes, des onnagatas dont l'art n'est pas de jouer une femme mais d'en suggérer l'essence. Au programme deux pièces classiques et populaires du répertoire interprétées par deux légendes vivantes du Kabuki contemporain : Na Kamura Shidô II et Kamamura Shinozuke II (Théâtre national de Chaillot).

« La logique de la tradition est de se réécrire sans cesse au présent » explique Hiroshi Sugimoto,

artiste plasticien scénographe qui aime à explorer la tradition scénique de son pays. C'est le Kyôgen, pendant populaire et comique du Nô qu'il revisite avec *Sambaso, danse divine* interprété par trois générations de maîtres du kyôgen. A l'affiche également, côté danse Saburo Teshigawara et côté théâtre de jeunes artistes qui aiment à brouiller les pistes et les codes et sont représentatifs de la scène contemporaine japonaise. Parmi ceux-ci, Toshiki Okada, mais aussi, moins connus et à découvrir au Théâtre de Gennevilliers : Kurô Tanino(*The Dark Master*), Shû Matsui (*Un fils formidable*). Pour sa part, Hideto Iwai qui s'attache à retracer avec humour les parcours singuliers des gens qu'il rencontre, présentera sa première création en français, inspirée de la vie des participants, professionnels et amateurs, rencontrés à Gennevilliers (*Wareware no moromoro, Nos histoires*).

Il y aura à voir bien d'autres spectacles, inattendus, fascinants, bouleversants aptes à nous sortir de nos torpeurs puisque c'est au total une soixantaine de manifestations de théâtre, danse, musique, performances, installations plastiques, que nous propose cette 47ème édition dédiée à la mémoire de Pierre Bergé, « dont l'engagement auprès des artistes et de la création continue de nous guider » nous dit Emmanuel Demarcy-Mota, directeur du Festival d'Automne.

Festival d'Automne à Paris du 12 septembre au 31 décembre
Renseignements et réservations tel 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com

Photos : « *Dark master* » (Kurô Tanino ©Takashi Horikawa, « *Le Procès* » Kafka/ Lupa © Magda Hueckel, « *Hate* » (Laetitia Dosh) © Dorothee Thebert Fillige



OKADA, FIVE DAYS IN MARCH, PHOTO © MISAKO SHIMIZU

■ THÉÂTRE

TOSHIKI OKADA FIVE DAYS IN MARCH

DU 17 AU 20 OCTOBRE, 20H30, GRANDE SALLE

Five Days in March, créé en 2004, décrit le quotidien de jeunes adultes japonais pendant cinq jours, alors que les États-Unis commencent à bombardier l'Irak en mars 2003. Évoquant la quasi-insignifiance de leurs actions quotidiennes, la pièce souligne le malaise que crée le contraste entre la guerre lointaine et l'insouciance de la jeunesse japonaise. Les personnages restituent, avec un langage parlé ultra-réaliste et un langage physique désarticulé, la façon d'être et de dire de la jeunesse nipponne. *Five Days in March*, véritable onde de choc dans le théâtre contemporain japonais, a reçu le quarante-neuvième prix Kishida et a tourné sur plus de trente scènes à l'international depuis 2007. Découvrez aujourd'hui une nouvelle version de cette pièce phare ! ✕ Spectacle en japonais surtitré en français. Dans le cadre de Japonismes 2018 (VOIR P 20). Avec le Festival d'Automne à Paris.

ET TOUJOURS : EXPOSITIONS LE CUBISME → 25/02/2019 UNE AVANT-GARDE POLONAISE → 14/01/2019
 TADAO ANDO → 31/12 PRIX MARCEL DUCHAMP → 31/12 FRANZ WEST → 10/12 ROEE ROSEN → 29/10
 + MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE COLLECTIONS MODERNES ET CONTEMPORAINES → 2018



JAPONISMES
2018

SCÈNE NIPPONE

PAR SERGE LAURENT
LES SPECTACLES VIVANTS,
DÉPARTEMENT DU DÉVELOPPEMENT
CULTUREL, CHEF DE SERVICE

Japonismes 2018 offre une occasion unique de sonder le terrain du renouveau des arts de la scène japonaise sous ses multiples

**DANSE, THÉÂTRE, MUSIQUE, PERFORMANCE...
DÉCOUVREZ LA SCÈNE JAPONAISE
CONTEMPORAINE DANS
TOUTE SA RICHESSE ET SA DIVERSITÉ !**

DU 28 SEPTEMBRE
AU 16 DÉCEMBRE 2018

MUSIQUE
SOIRÉE DE MUSIQUE
ÉLECTRO JAPONAISE
28 SEPTEMBRE (VOIR P 80)

THÉÂTRE
TOSHIKI OKADA
FIVE DAYS IN MARCH
17, 18, 19, 20 OCTOBRE (VOIR P 98)
KINOSHITA KABUKI
KANJINCHO
1^{ER}, 2, 3 NOVEMBRE (VOIR P 107)
TOSHIKI OKADA
PRATTHANA –
A PORTRAIT OF POSSESSION
13, 14, 15, 16 DÉCEMBRE (VOIR P 135)

AVEC LE SOUTIEN DE



SUIVEZ-NOUS !
#JAPONISMES2018

facettes et à travers plusieurs expressions : musique électronique, théâtre, danse. Loin d'un isolement culturel hermétique, les artistes japonais se confrontent à la fois à leur héritage tout en puisant dans les interrogations sociétales les plus contemporaines, où la question de l'identité et ses frontières se dessine comme un enjeu fondamental.

L'automne commence avec une soirée inédite de musique électro articulée en deux parties. La première débute au Forum -1 du Centre Pompidou avec DJ Scotch Egg, et se poursuit dans la Grande salle avec Takami Nakamoto & Sébastien Benoits, Kyoka Kondo, Ben Vedren & Aki-Ra Sunrise... La seconde partie a lieu à la Maison de la culture du Japon, avec un dance floor se prolongeant jusqu'au bout de la nuit.

Entre retour aux sources et nouveaux horizons théâtraux, Toshiki Okada, l'une des principales figures de la scène japonaise contemporaine, et directeur de la troupe chelfitsch, présente un cycle de théâtre contemporain. Dans un premier temps, Okada revisite *Five Days in March* qui a marqué le paysage théâtral japonais dès sa création en 2005, par son langage franc,



son traitement du mouvement singulier et par sa résonance avec l'actualité politique. De retour en décembre, Toshiki Okada propose d'adapter un roman de l'auteur thaïlandais Uthis Haemamool sur les amours d'un artiste-peintre, qui décrit la Thaïlande entre le début des années 1990 et 2017. Dans cette nouvelle création qui dépasse le cadre du simple récit de vie, Okada associe le texte aux champs chorégraphique et de la performance.

TOSHIKI OKADA, FIVE DAYS IN MARCH,
© HIDE TO MAEZAWA.

La troupe Kinoshita Kabuki, créée en 2006 par Yuichi Kinoshita et installée à Kyoto, présente *Kanjincho*, célèbre conte du répertoire kabuki. L'ensemble de l'approche théâtrale de Kinoshita Kabuki prend pour point de départ la forme épique du théâtre japonais traditionnel, qui remonte aux spectacles religieux du 17^e siècle. L'intention de la troupe est de moderniser la mise en scène de ces spectacles en s'appuyant sur des recherches minutieuses. X





COMME UNE ENCLAVE

Œuvre majeure et fondatrice du metteur en scène **TOSHIKI OKADA**, *Five Days in March*, créée en 2014, est reprise par de jeunes acteurs sans perdre de sa vigueur.

MARS 2003, DANS LE QUARTIER BRANCHÉ DE SHIBUYA À TOKYO, deux jeunes gens, une femme et un homme, franchissent la porte d'un Love hotel. D'où ils ne ressortiront qu'au bout de cinq jours. Cinq longues journées à faire l'amour. Ainsi, dans *Five Days in March*, Toshiki Okada déroule de manière diffractée les histoires de plusieurs jeunes adultes à Tokyo alors que le 21 mars 2003, le Japon vient de rejoindre les forces américano-britanniques sur le point de mener leur offensive en Irak. Une intervention militaire, la première depuis 1945, qui a suscité de nombreux remous parmi la population japonaise.

Près de quinze ans après sa création, interprétée par une nouvelle troupe de jeunes acteurs, cette pièce, qui fait désormais figure d'œuvre manifeste au cœur du geste théâtral de Toshiki Okada, fait aussi toujours singulièrement et furieusement sens quand la question de l'engagement aujourd'hui sème le doute et la confusion parmi les jeunes générations. Et pas que. Ces valse-hésitations désordonnées et saillantes, on les retrouve avec justesse dans le langage quotidien de ces jeunes Tokyoïtes et dans leurs mouvements presque dansés, parfois heurtés, tout le temps décalés. "Joué/dansé", le théâtre de Toshiki Okada naît, s'installe et s'épanouit dans cet entre-deux, un flottement générationnel qui, au-delà des cultures, fait le lien entre l'Europe, le Japon et les Etats-Unis. Les gens qui sont nés dans les années 1970 ont vécu quelque chose de très particulier. Enfants, ils ont

été élevés dans le culte des superpuissances économiques, de la réussite sociale, dans l'idée que la vie s'organisait autour du travail. Puis lorsqu'ils ont eu 20 ans, cette "première" idéologie capitaliste ultra libérale, qui avait au passage englouti les grandes idéologies politiques, s'est écroulée sous les coups de la crise économique pour, comme dirait Michel Vinaver, se ré-enfanter de crise en crise, mais en pire...

Le capitalisme est un monstre qui se dévore et renaît de lui-même. Cette génération à laquelle appartient Toshiki Okada a eu la sensation d'être sapée, enlevée à elle-même, ce qui a entraîné chez elle une grande confusion. Une confusion à laquelle le metteur en scène phare du théâtre contemporain japonais donne corps. A revoir le spectacle quinze ans plus tard, elle semble toujours désorienter le monde dans lequel nous vivons mais qui, déjà, apparaît comme bien pire que celui décrit alors. **Hervé Pons**

Five Days in March Texte et mise en scène Toshiki Okada, en japonais surtitré en français, **du 17 au 20 octobre au Centre Pompidou**, Paris 1^{Ve}, tél. 01 44 78 12 33, www.centrepompidou.fr

Prattana – A Portrait of Possession Mise en scène et script Toshiki Okada, en thaïlandais surtitré en français, **du 13 au 16 décembre au Centre Pompidou**, Paris 1^{Ve}, tél. 01 44 78 12 33, www.centrepompidou.fr

Spectacles présentés dans le cadre de Japonismes 2018

Festival d'Automne à Paris Tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

De sacrées têtes d'affiche !

THÉÂTRE Du « Tartuffe » par Peter Stein à « La Nuit des rois » par Thomas Ostermeier, les spectacles des grands noms de la mise en scène internationale marquent le début de saison.



LE THÉÂTRE

Armelle Héliot
aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Autant commencer par un coup de théâtre! *Kanata*, le spectacle conçu par Robert Lepage pour la troupe du Théâtre du Soleil qui a failli disparaître complètement des écrans en juillet dernier, aura bien lieu. Un communiqué publié avant-hier sous l'intitulé très clair « *Le ressaisissement* » l'annonce. Ils l'avaient dit le 27 juillet: Ariane Mnouchkine et le Soleil se donnaient « le temps de réfléchir, d'analyser, d'interroger et de s'interroger ». Au Japon, pays où depuis sa jeunesse, elle s'est souvent ressourcée, la grande artiste a conçu très vite l'essentiel: faire de la controverse même matière à réflexion théâtrale.

C'est sur la loi que le Soleil appuie sa décision. Sur la lecture du Code pénal pour mieux répliquer: « *N'étant donc pas obligé juridiquement et surtout moralement de se soumettre à d'autres injonctions, même sincères, et encore moins de céder aux tentatives d'intimidation idéologiques en forme d'articles culpabilisants, ou d'imprécations accusatrices, le plus souvent anonymes, sur les réseaux sociaux, le Théâtre du Soleil a décidé, en accord avec Robert Lepage, de poursuivre avec lui la création de leur spectacle et de le présenter au public aux dates prévues, sous le titre Kanata - Épisode 1 - La Controverse.* »

Année culturelle oblige

Une belle victoire de l'intelligence et de la légitimité artistique! Une très bonne nouvelle pour le public et pour le Festival d'Automne qui avait mis *Kanata* à son programme. Marie Collin, chargée du théâtre, et Emmanuel Demarcy-Mota, le directeur, ont toujours été aux côtés d'Ariane Mnouchkine, de Robert Lepage et de la troupe. Un festival, qui, cette saison, renoue d'une manière puissante avec sa grande tradition: de très grands noms de la scène internationale sont présents, tout comme de jeunes pousses en devenir. Mais la part de l'art dramatique est impressionnante!



Félicien Juttner, Pierre Arditi et Jacques Weber (de gauche à droite), dans *Le Tartuffe*, monté par Peter Stein au Théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris à partir du 14 septembre.

Clin d'œil au Soleil et à ses inoubliables *Richard II* et *Henry IV* à la samouraï, l'Empire des signes est très présent, année culturelle « Japonismes » oblige. Si les choix sont parfois dictés par la diplomatie, la haute qualité des productions impressionne. *Grand Kabuki Shochiku* à Chaillot, Hiroshi Sugimoto à l'Espace Cardin-Théâtre de la Ville, Kurô Tanino puis Shû Matsui à Gennevilliers, Toshiki Okada au Centre Pompidou.

Parmi les phares de la mise en scène en Europe, eux aussi au rendez-vous de l'Automne, citons le Polonais Krystian Lupa et *Le Procès* d'après Kafka à l'Odéon, le Suisse Milo Rau et *La Repri-*

se. Histoire(s) du théâtre (I) à Nanterre-Amandiers, les Flamands du tg STAN à la Bastille, le Français Claude Régy, dont on reprend *Rêve* et *Folie* de Trakl à Nanterre-Amandiers et, dans le même théâtre, le rare Alain Cavalier dans sa *Conversation* avec Mohamed El Khatib. Quant à Tiago Rodrigues il offre sa profonde et sa fantaisie lusitaniennes avec *Sopro* à Chelles et à la Bastille, ce bijou qu'est *By Heart* à Saint-Ouen, et il est encore présent par la grâce d'un merveilleux spectacle de Thomas Quillardet, *Tristesse et joie dans la vie des girafes* qui fera une tournée de Paris à ses environs. Une histoire qui enchan-

te les enfants et ravit les adultes. En cette rentrée 2018-2019, le jeune public n'est pas oublié. Emmanuel Demarcy-Mota et ses proches ont ce souci. Antoine Vitez en avait fait une règle, Olivier Py se passionne pour ce répertoire que servait si bien le regretté Richard Demarcy.

Regardons plus loin: c'est en juin, aux Nuits de Fourvière que sera créé le spectacle le plus attendu de l'année, un projet de Robert Wilson à l'instigation d'Emmanuel Demarcy-Mota, également directeur du Théâtre de la Ville: *Jungle Book* ou *Le Livre de la jungle* en lumière, musique et jeu. Mais ce n'est

pas tout. La grande nouveauté de cette saison, c'est la présence d'un des plus grands metteurs en scène européens, l'Allemand Peter Stein, dans deux salles prestigieuses du circuit privé: dès septembre il monte *Le Tartuffe* avec notamment Pierre Arditi et Jacques Weber, à la Porte Saint-Martin et un peu plus tard *Le Misanthrope* au Comédia avec Lambert Wilson, Pauline Chevallier, Brigitte Catillon.

Salle Richelieu, c'est Thomas Ostermeier qui fait une entrée éclatante avec sa mise en scène de *La Nuit des rois*. Bref, Paris est la capitale mondiale du théâtre. ■

Le photoblog de Renaud Monfourny

photographe des Inrockuptibles

SOMMAIRE

toshiki okada



Five days in march – re-creation. Le Festival d'Automne accueille une nouvelle version de la pièce créée par un des metteur en scène les plus en vue au Japon, Toshiki Okada. Il y a quinze ans, alors que les USA bombardaient l'Irak, il invite ses acteurs tkyoïtes à raconter leur journées sur scène. C'est au Centre Pompidou, du 17 au 20 octobre.

culturebox

Théâtre. "Five Days in March", les non-dits criants de Toshiki Okada

Par **Hugues Le Tanneur** 

Publié le 16/10/2018 à 17H56



© Misako Shimizu

Le metteur en scène japonais ne reprend pas simplement le spectacle qui l'a rendu célèbre dans le monde entier, il en livre quatorze ans après une version plus fouillée interprétée par de nouveaux acteurs. Occasion de constater qu'avec le temps cette parenthèse sexuelle traitée sur un mode ironique délicieusement distancié et suggestif n'a rien perdu de son acuité.

Foisonnement de découvertes japonaises

Pas la peine de se rendre à Tokyo ou à Osaka, cet automne l'amateur d'art nippon a amplement de quoi satisfaire sa curiosité sans quitter les bords de la Seine avec une multiplicité jusqu'ici inégalée d'œuvres et de spectacles de danse ou de théâtre japonais, visibles en ce moment à Paris et en région parisienne.

Ainsi on pouvait récemment découvrir au Théâtre de Gennevilliers *The Dark Master* et *Avidya – L'Auberge de l'obscurité*, deux créations d'une fantaisie poétique effrénée pimentée d'humour du dramaturge et metteur en scène Kurô Tanino. Autre spectacle présenté à Gennevilliers, *Un fils formidable* signé Shû Matsui révélait un univers échevelé non moins insolite et souvent hilarant représentatif d'une jeune génération nipponne particulièrement inspirée.

Dans ce foisonnement de découvertes riche en surprises, il est d'autant plus intéressant de retrouver un auteur désormais familier du public français avec la reprise par Toshiki Okada de son premier spectacle présenté à Gennevilliers en 2007, *Five Days in March*. En réalité il ne s'agit pas tant d'une reprise, que d'une recréation. La pièce d'Okada date de 2004. Elle se situe dans le contexte de l'intervention américaine en Irak un an plus tôt, en mars 2003.

Five Days in March est son premier spectacle à avoir tourné en dehors du Japon. C'est curieusement à la suite d'un séjour en Chine que Toshiki Okada, pour qui cette pièce semblait désormais appartenir au passé, a eu envie d'en donner une version nouvelle. À Pékin, il été profondément frappé par l'omniprésence d'une jeunesse partout dans les rues qui n'a pas d'équivalent au Japon. C'est donc d'abord pour ces jeunes Chinois qu'il a voulu recréer ce spectacle avec une nouvelle génération d'acteurs dont le plus jeune est né en 1997.

Ritournelle

Précisons d'emblée que cette nouvelle version, loin d'être anecdotique, approfondit des aspects de la pièce qui étaient seulement suggérés voire pas du tout abordés dans le texte de 2004. Toujours présente, la gestuelle décalée des comédiens, marque de fabrique du théâtre d'Okada, surprend moins bien sûr. On retrouve en revanche le même sentiment d'étrangeté éprouvé par les personnages face à un univers qui leur est pourtant familier.

Au cœur de l'intrigue, si l'on peut se permettre cette expression quelque peu exagérée en l'occurrence, il y a la relation fortuite entre deux jeunes gens qui après avoir fait l'amour pendant deux jours dans un hôtel se retrouvent soudain dans la rue. Ils ne se connaissent pas, ils viennent tout juste de se rencontrer et leur relation n'est pas destinée à durer. Ils sont sortis parce qu'ils avaient faim et aussi parce qu'ils étaient à cours de préservatifs.

Un aspect essentiel du spectacle tient à la façon dont les faits sont racontés de deux points de vue, celui du jeune homme et celui de la jeune femme en suivant le mouvement d'une ritournelle incessamment reprise tout en étant enrichie de variations. Plusieurs temporalités se superposent sur le plateau: on est à la fois avant, en même temps et après. Comme si tout avait déjà eu lieu et ne cessait de se rejouer. Sans oublier le fait que les acteurs parlent parfois d'eux-mêmes à la troisième personne – et surtout que ce soient différents acteurs qui assument le récit.

Le plus central dans cette affaire, c'est l'étonnement. Il y a l'étonnement de se retrouver en pleine rue un peu hagard dans un quartier qu'ils connaissent déjà mais qu'ils ont l'impression de découvrir comme s'ils le voyaient pour la première fois. Comme s'ils avaient été transportés ailleurs sur une autre planète, pense la jeune femme – son rêve secret est d'aller sur Mars. Il y a aussi l'étonnement face à leur capacité visiblement inépuisable à faire l'amour.



© Misako Shimizu

Préservatifs à la douzaine

Côté spectateur en revanche, l'étonnement viendrait plutôt du mode prosaïque, et du coup carrément comique, dont tout cela est traité. Une fois sortis ils achètent trois douzaines de préservatifs. Ils n'en utiliseront finalement que les deux tiers – ce qui est déjà pas mal, comme le remarque la jeune femme à la fin du spectacle.

Tout à leur frénésie, ils ont quand même décidé en cours de route de se fixer une limite: leur relation ne devra pas excéder cinq jours. Pour le spectateur leur réaction vis-à-vis de ce qu'ils ont vécu a quelque chose de déconcertant. Comme un paradoxe, une dissonance lovée au cœur même de toute cette histoire illustrée par la façon maladroite dont ils évoquent après coup ces instants exceptionnels sans en mesurer vraiment la portée. On ressent chez eux une incapacité à dire. L'expérience qu'ils viennent de vivre les dépasse. Cela explique sans doute pourquoi ils s'expriment avec des mots d'une banalité ahurissante.

Toshiki Okada touche là un point extrêmement sensible auquel correspond la nécessaire mise à distance de la dimension érotique de l'affaire. À croire que cet aspect pourtant essentiel relève pour ceux qui l'ont vécu de l'ordre du non-dit absolu. On se trouve à cet égard aux antipodes d'un film comme *L'Empire de sens* de Nagisha Oshima, dans lequel, outre le fait que les scènes soient explicites, il s'agit au contraire pour les deux amants d'aller jusqu'au bout.

Impossible non plus de ne pas penser au *Human Bed In* de John Lennon et Yoko Ono dans les années 1970. Performance où il s'agissait pour le couple filmé en direct de rester au lit pendant vingt-quatre heures en protestation contre la guerre au Vietnam. "*Faites l'amour pas la guerre*", clamait un slogan célèbre à l'époque.

Sans savoir si Okada avait en tête ces deux exemples en travaillant à sa pièce, une chose en revanche est certaine, c'est son choix délibéré d'exposer la situation sous l'angle du quotidien le plus ordinaire. Au point que les deux protagonistes apparaîtraient presque comme désespérément raisonnables, même dans l'excès.

Love and peace

Enfin l'autre aspect important de la pièce – d'où la référence possible à John Lennon et Yoko Ono –, c'est la manifestation contre l'intervention américaine en Irak qui a lieu au moment où les protagonistes sortent après avoir fait l'amour pendant deux jours. Les revendications des manifestants ne les concernent pas. Ils éprouvent seulement un besoin urgent de manger quelque chose pour reprendre des forces et de faire le plein de préservatifs.

Curieusement cela ne les empêche pas d'imaginer qu'au bout de cinq jours quand ils quitteront l'hôtel la guerre aura pris fin, comme s'il existait une symétrie entre ce qui leur arrive et la présence des troupes de la coalition en Irak.

En évoquant cette parenthèse au sein du quotidien avec ce qu'elle suppose de besoin d'évasion, de rupture avec une vie trop monotone, Toshiki Okada prend soin de se maintenir au plus près d'un discours tellement factuel en apparence qu'il en paraît presque décevant. Or c'est justement en s'en tenant volontairement à des détails ordinaires purement pratiques se rapportant au quotidien le plus banal qu'il en révèle les failles avec d'autant plus de force.

Quand le couple se quitte devant un distributeur automatique de billets – l'homme doit retirer de l'argent pour rembourser l'argent que la femme a dû avancer pour payer leur repas et les préservatifs –, cette réalité triviale, tellement secondaire à nos yeux, n'en devient que plus significative au regard de l'intensité criante de ce qu'ils viennent de vivre. C'est ainsi qu'une note faussement naturaliste suffit par contraste à suggérer tout ce qui n'a pas été dit

Du grand art.

***Five Days in March*, de et par Toshiki Okada**

- du 17 au 20 octobre au Centre Pompidou, Paris. Dans le cadre du [festival d'Automne à Paris](#)

avec Chieko Asakura, Riki Ishikura, Yuri Itabashi, Ayaka Shibutani, Ayaka Nakama, Leon Kou Yonekawa, Manami Watanabe

Et aussi:

***Pratthana – A Portrait of Possession*, de et par Toshiki Okada**

- du 13 au 16 décembre au Centre Pompidou, Paris. Dans le cadre du [festival d'Automne à Paris](#)

***Wareware No Moromoro (Nos histoires...)* de et par Hideto Iwai**

- du 22 novembre au 3 décembre au Théâtre de Gennevilliers, Gennevilliers (92). Dans le cadre du [festival d'Automne à Paris](#)

Lejapon.paris – 16 octobre 2018



Le Japon à Paris

Tous les événements, salons, expos et festivals à venir sur le Japon à Paris



Five days in March

Five Days in March, créé en 2004, décrit le **quotidien de jeunes adultes** japonais pendant cinq jours, alors que les États-Unis commencent à bombardier l'Irak en mars 2003. Évoquant la quasi-insignifiance de leurs actions quotidiennes, la pièce souligne le malaise que crée le contraste entre la guerre lointaine et l'insouciance de la jeunesse japonaise.

Les personnages restituent, avec un langage parlé ultra-réaliste et un langage physique désarticulé, la **façon d'être et de dire de la jeunesse nipponne**. *Five Days in March*, véritable onde de choc dans le théâtre contemporain japonais, a reçu le 49e prix Kishida et a tourné sur plus de trente scènes à l'international depuis 2007. Le metteur en scène japonais crée aujourd'hui une nouvelle version de cette pièce phare.

Spectacle en japonais surtitré en français.

Texte et mise en scène : **Toshiki Okada**. Avec Chieko Asakura, Riki Ishikura, Yuri Itabashi, Ayaka Shibutani, Ayaka Nakama, Leon Kou Yonekawa, Manami Watanabe.

Site web : https://www.centrepompidou.fr/cpv/agenda/event.action?param.id=FR_R-2de7f541f6190d853a0bf7e23e4b771¶m.idSource=FR_E-2de7f541f6190d853a0bf7e23e4b771

Adresse(s) : Place Georges-Pompidou, 75004 Paris (Centre Pompidou)

Prix : 18 euros

Réservation possible

Spectacle, les :

- mercredi 17 octobre 2018 de 20:30 à 22:00
- jeudi 18 octobre 2018 de 20:30 à 22:00
- vendredi 19 octobre 2018 de 20:30 à 22:00
- samedi 20 octobre 2018 de 20:30 à 22:00

Unfauteuilpourlorchestre.fr - 19 octobre 2018

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Five days in March, texte et mise en scène de Toshiki Okada, Centre Georges Pompidou, Festival d'Automne à Paris

Oct 19, 2018 | Commentaires fermés sur Five days in March, texte et mise en scène de Toshiki Okada, Centre Georges Pompidou, Festival d'Automne à Paris



© Misako Shimizu

fff article de **Denis Sanglard**

Cinq jours dans la vie de jeunes tokyoïtes, cinq jours qui précèdent l'entrée en guerre des Etats-Unis prêt à bombarder l'Irak... Le quotidien d'adolescents plus préoccupés d'eux-même que de ce conflit qui les laisse indifférents. Des journées banales, une histoire de sexe dans un Love Hôtel à ne faire que baiser le temps que leur permet leur budget soit quatre nuits et cinq jours, acheter trois douzaines de préservatifs, manger. C'est un récit diffracté conté par sept comédiens, endossant chacun leur tour un personnage, épousant alternativement le point de vue de la fille et du garçon. C'est un récit qui tourne en boucle, sans cesse recommencé, complété, enrichi à chaque fois de quelques détails. Le temps lui-même est concassé, reflet de ces cinq jours quelque peu flous pour qui perd la notion du temps, enfermés dans ces capsules propres d'un Love Hôtel. Et tout cela raconté sans impudeur et sans une once de vulgarité. Mécanique, tristouille, la chair est triste. Pas de détail sur l'acte en lui-même mais sur ce qu'il noue et dénoue entre ces deux qui ne se connaissent pas et repartiront chacun de leur côté après avoir partagé la note. Une banalité, une trivialité et une apathie générale qui détonnent et surtout explosent par la structure de ce récit s'enroulant sur lui-même, révélatrice d'une vacuité, d'une superficialité de

ces jeunes japonais alors qu'éclate la guerre en Irak. Mais ce qui fait la particularité de cette mise en scène, originalité propre à Toshiki Okada, c'est l'appréhension particulière des corps. Leur étrange et fascinante désarticulation, loin de tout réalisme. Une chorégraphie troublante où s'exprime l'embarras de soi des adolescents, la pudeur, le malaise devant les corps qui se forment, les sentiments à exprimer. Postures empruntées, appuyées jusqu'aux limites, gestes disjoints, mouvements désynchronisés. Et une façon d'être sur le plateau, d'y entrer, d'en sortir, de se planter devant le public et de le happer, de le prendre à témoin, sans effet aucun, jamais, cette façon-là est unique. Cette étrange désarticulation volontaire accompagne le récit, entre en résonance ou dissonance avec ce qui est conté. Un récit en creux. De la guerre en Irak il est à peine fait mention dans l'exposé des faits de ces jeunes adolescents. Un repère dans le temps pour le couple et la manifestation contre cette guerre évoquée dans le récit ne marque aucunement un engagement réel. Et c'est cela, ce désengagement, cette indifférence noyée dans la banalité, que Toshiki Okada, par cette juxtaposition entre un quotidien sans intérêt dont il augmente la réalité par la structure du récit et un événement historique passé au second plan, rend plus aigu et sensible. Reprendre cette pièce aujourd'hui, créée en 2004, n'a dans le contexte politique actuel, que plus d'acuité.



© Misako Shimizu

Attractions Visuelles

20 octobre 2018

"Five days in march", de Toshiki Okada : point aveugle



Photo : Hideto Maezawa

Five days in march

Texte et mise en scène de Toshiki Okada

Avec Chieko Asakura, Riki Ishikura, Yuri Itabashi, Ayaka Shibutani, Ayaka Nakama, Leon Kou Yonekawa, Manami Watanabe

Pour qui a pu voir les précédentes pièces de Toshiki Okada ("Time's journey through a room", "Super premium Soft Double Vanilla Rich"), la découverte de "Five days in march" apparaît comme un coup de semonce théâtral, tant sa radicalité, son inventivité tant formelle que textuelle témoignent d'une démarche créative d'une originalité folle.

La vision de "Five days in march" est d'autant plus forte qu'il s'agit d'une recreation d'une pièce créée en 2004 et qui, malgré le contexte particulier de l'époque (la survenue de la guerre en Irak) garde intacte sa puissance de déflagration. Car en conservant l'arrière-plan historique ô combien chargé, Toshiki Okada montre combien sa pièce résiste à une référence précise à l'actualité, tant son sujet principal repose sur une articulation entre la perception par ses personnages d'une réalité politique ou sociale, et la manière dont ils se positionnent par rapport à elle.

"Five days in march", qui pourrait résonner comme une citation détournée du film "Sept jours en mai", autour de la guerre froide, présente une intrication entre la grande Histoire et un kaleidoscope d'impressions de jeunes adultes, dont les récits sont loin d'être héroïques. Là où précisément une manifestation est organisée pour dire son refus de la guerre en Irak, Okada dépeint des jeunes qui, petit à petit, tournent autour des mêmes événements : comment se tenir à l'arrière d'une manifestation pour éviter d'être en collusion avec des ultras, mais surtout, comment une rencontre entre des jeunes gens se poursuit pendant cinq jours dans un "love hotel", la seule préoccupation étant de sortir pour acheter trois douzaine de préservatifs.

Les mots sont crus, et la dérision patente, entre cette disjonction des jeunes par rapport à une réalité dramatique, témoigne d'un écart de représentation. Surtout, dans "Five days in march", bien avant Hideto Iwai et son univers d'hikikimori ou même Shu Matsui avec "Un fils formidable", Toshiki Okada dépeint un espace où les jeunes décrochent littéralement de la réalité en s'enfermant dans un endroit clos, oubliant jusqu'à se nourrir. Pour renforcer ce sentiment d'enfermement et de répli, Okada use d'un texte d'une grande sophistication narrative, où la répétition des scènes côtoient des changements de perspective. Tour à tour, chaque personnage reprend l'histoire selon son propre point de vue, et sa position face aux autres.

On assiste ainsi à une sorte de déconstruction cubiste, mais là où la narration devient encore plus vertigineuse, c'est quand Okada fait parler un seul personnage sur des modalités textuelles différentes : discours direct, sous forme de dialogues, discours indirect, en privilégiant la forme du récit, discours indirect libre, qui est une manière de se détacher encore plus d'une narration immédiate en fusionnant les deux précédentes.

Si cette prise en charge de la parole semble de prime abord marquée par un intellectualisme avéré, la façon dont les comédiens s'en emparent va à l'encontre de cela : tour à tour précipitée, prise dans un débordement irrépressible, ou parfois débitée d'une voix atone, la parole passe par tous les schémas possibles, jusqu'à ce que les changements de rythme (du flux inaltérable aux moments plus apaisés) évoquent un torrent qui, au bout de sa précipitation, parvient à stagnation.

Mais si le théâtre de Toshiki Okada impressionne tant, c'est bien en raison de l'incarnation physique du texte par les comédiens. Il suffit de voir l'entrée en matière de "Five days in march" pour sentir dans quel champ d'expérimentation singulière on se trouve : une jeune comédienne, petite, avance sur la scène, les bras ballants, les mains disparaissant dans les pans de son blouson. Démarche improbable, comme si elle avait du mal à soutenir le poids de son corps. En quelques instants est signifiée cette démarche originale où, face à un corps dont les propriétés physiques sont incertaines, c'est la parole qui va l'informer - littéralement lui donner forme. Quand dans une représentation traditionnelle, l'abondance de paroles (et dans "Five days in march", elle est fluviale) met le corps en réserve, chez Okada, on assiste à une interaction permanente : les mots font danser le corps, comme le corps fait vibrer le mot avec une intensité particulière.

Mais l'élan physique peut acquérir un caractère autonome, avec de purs données chorégraphiques, comme avec cette jeune femme s'exprimant physiquement seule lorsque d'autres parlent. Et les mots peuvent atteindre une qualité de débordement incontrôlable, frisant la logorrhée : il y a cette scène d'anthologie où une comédienne relate sa rencontre avec un jeune autour de l'achat d'une place de cinéma. Son monologue fiévreux, constamment sur le fil d'une recherche de lien et de réclusion spatiale, débouche sur un désir d'aller sur une autre planète. Le personnage, pris dans une tension permanente, se trouve à la confluence de deux géographies, celle d'une chambre et d'un ailleurs imaginaire.

Cette incarnation où la désarticulation des corps confère aux personnages une allure de pantins en perte de contrôle fait basculer "Five days in march" dans une dimension burlesque. C'est souvent hilarant, et les jeunes comédiens, aux physiques forts différents, se prêtent à ce jeu avec une qualité d'interprétation exceptionnelle. Surtout, derrière la "bizarrerie" de cette forme de jeu, ils font percer une irrésistible poésie.



Festival d'Automne

#90 / Deflorian & Tagliarini — Quillardet — Rousset — De Keersmaecker — Rau
El Conde de Torreñiel — Maciejewska — El Khatib & Cavalier — Okada — Marin
Naharin — Herbin — Tobelaim — Nauzyciel — Béal — Short Theatre — CIRCa





Festival d'Automne

FIVE DAYS IN MARCH

MISE EN SCÈNE TOSHIKI OKADA / CENTRE POMPIDOU

« Œuvre signature de la compagnie chelfitsch, "Five Days in March" suit les activités quotidiennes de jeunes Japonais pendant cinq jours de mars 2003, alors que les États-Unis commencent à bombardier l'Irak. »

QUAND LA GRANDE HISTOIRE RENCONTRE LA PETITE

— par Lillah Vial —

Des stries blanches au sol, et rien d'autre sur le plateau que les comédiens, qui entrent tour à tour, seuls ou en groupe, pour livrer leur récit. « Five Days in March », ce sont les cinq jours que deux adolescents ont passés à faire l'amour dans un *love hotel*. Le rapport très frontal au public est plaisant, voire comique, les personnages zappant d'un type de discours à un autre. « C'est ça qu'on raconte dans "Five Days in March" », disent les actrices. La quasi-absence de décor n'est pas gênante dans la mesure où tout repose sur le lien entre la parole et le mouvement, entre le dis-

cours direct et le discours rapporté. Ainsi, les interprètes explorent des états de corps propres aux adolescents. Caricaturale, voire formelle, la gestuelle répétitive et proche de l'absurde vient contraster le débit extrêmement rapide, les tics de langage et le parler très quotidien des protagonistes. Ces cinq jours, c'est d'abord une peinture de l'adolescence japonaise, du vide de cette existence. Mais pas que. Car à la petite histoire se mêle la grande, et recourir à la fiction devient le moyen de raconter le monde autrement. Transparaissent alors d'autres thématiques : les mouve-

ments politiques au Japon, la guerre en Irak, la crise du pétrole... « Quand on rentrera chacun chez nous après ces cinq jours, peut-être que la guerre elle sera finie. » On réalise qu'évoquer la vie de ces personnages n'est finalement qu'un prétexte et permet de relater en mode souterrain une vision de l'actualité différente de celle que présentent les médias officiels. Il reste cependant compliqué d'apprécier pleinement une pièce basée sur le rapport entre le corps et le langage lorsque la langue parlée est étrangère justement. On perd malheureusement une grande part de l'effet escompté

dans la mesure où les allers-retours entre les surtitres et le plateau sont essentiels à la compréhension. On perçoit l'objectif de Toshiki Okada, qui considère le spectacle comme « un phénomène qui se produit entre la scène et le public », phénomène qu'il cherche à provoquer par cette alternance entre les différentes adresses, les rythmes, les corps. On sent effectivement que c'est ce qui est en puissance, prêt à opérer, mais ne s'accomplit pas totalement du fait de la barrière de la langue.